

longtemps plongée. Il sembla emporter avec lui dans la tombe tout ce qui fait la vie d'un peuple : la foi, les mœurs, les sciences, et jusqu'aux plus giroieux souvenirs. Son retour aux rives d'Hippone sera pour elle le signal d'une nouvelle vie. Oui, grâce à la vertu régénératrice de l'Évangile, grâce à la toute puissante influence de la France, des jours de salut et de gloire se leveront encore sur le berceau d'Augustin. Un temps viendra peut-être où le christianisme y réseurira dans toute sa sève, et y donnera naissance à d'autres saints et à d'autres génies non moins illustres que ceux qui les ont précédés.

C'est pour concourir autant qu'il est en lui à cette résurrection de l'Église africaine, et prendre sa part dans le mouvement religieux qui s'opère autour de nous, que M. Poujoulat a composé son livre. Qu'on ne croie pas cependant que ce soit là une œuvre purement de circonstance, une œuvre née du hasard, et sans que de longs précédents l'aient préparée et amenée. Non, l'auteur nous apprend que les belles-lettres n'ont pas seules rempli sa vie ; que la science ecclésiastique y a occupé une large place, que l'étude des saintes Ecritures et des Pères a toujours eu pour lui un attrait particulier. Il s'est fait un devoir de lire tous les ouvrages de saint Augustin, de consulter les travaux anciens et récents auxquels ils ont donné lieu. Il ne s'en est pas tenu là : il a voulu voir les contrées et les peuples au milieu desquels saint Augustin a vécu. Il fait un pèlerinage aux pays d'Hippone, de Carthage, de Cirtha, Il en a évoqué les souvenirs, visité les débris, comme il avait auparavant parcouru les ruines de la Grèce, de l'Égypte, de Jérusalem ; comme il avait contemplé plus tard Florence et Rome. Les impressions de son voyage, la description du ciel, des fleuves, des campagnes et des cités de cette terre d'Afrique, aujourd'hui théâtre des exploits de nos soldats et des succès du génie colonisateur, reviennent fréquemment dans son récit, l'animant, le colorant et lui prêtant un intérêt d'actualité qui en augmente encore le prix. L'homme du dix-neuvième siècle, le penseur moderne se révèle aussi dans plus d'une page. Il aime à faire ressortir les rapports qu'ont avec notre situation présente les questions agitées du temps de saint Augustin. Il y a fait allusion à propos ; il ne néglige, en un mot, aucun des moyens qui peuvent donner à son travail ce qu'Horace appelle le point de perfection : l'utilité et l'érément.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Quelques personnes auraient désiré peut-être que l'historien se montrât moins souvent, qu'il s'effaçât et se tint davantage dans l'ombre ; mais, pour une infinité d'autres, ce sera, nous n'en doutons pas, une nouvelle raison de le lire.

Essayons maintenant d'entrer dans quelques considérations sur le fond de ce beau et savant ouvrage. Nous n'entreprendrons pas de le disséquer, de l'analyser en détail. Outre que la tâche serait difficile et que les bornes d'un compte-rendu de journal ne le comportent pas, nous viendrions trop tard pour ceux qui l'ont déjà lu, et le nombre en sera grand, et nous n'en donnerions qu'une idée bien imparfaite à ceux qui voudront le connaître.

Renfermons-nous donc dans quelques observations générales.

Nous savons gré à M. Poujoulat de s'être peu étendu sur les trente premières années d'Augustin. Il aurait fallu recopier presque en entier l'inimitable livre de ses Confessions, ce livre sur lequel il n'y a eu, depuis qu'il existe, qu'une voix dans le monde ; ce livre dont tous les âges ont fait leurs délices, et qui, jugé avec tant d'admiration et de goût par Mr Villemain dans son cours de littérature, a encore fourni naguère à M. Saint-Marc Girardin l'occasion d'un si juste et si brillant éloge. Ce livre est entre toutes les mains. Des traductions nombreuses l'ont mis à la portée de chaque classe de lecteurs. Dernièrement encore, M. Moreau, auquel nous devons aussi une traduction de la *Cité de Dieu*, obtient un prix Monthyon pour celle qu'il vient d'en publier. M. Poujoulat a donc fait preuve de tact en ne dérobant à ce récit, dont on n'atteindra jamais l'opulence et le charme, que ce qui était indispensable pour son histoire. Mais nous avons vu avec un plaisir infini les trois chapitres sur la retraite d'Augustin à Cassisiacum, et sur la manière dont il y passait son temps avec sa mère et quelques amis choisis. Rien de mieux écrit, de plus ravissant. Il y a là toute la grâce d'un dialogue de Platon. Une lettre du célèbre Manzoni, insérée à la fin du volume, et contenant sur le site de Cassisiacum des détails pleins d'intérêt, achève en effet de placer désormais ce délicieux asile « à côté des jardins d'Acalémus, du cap Sunium, de la colline de Zimboli, dans l'île de Rhodes, où Echène, exilé, enseignait l'éloquence, de Tusculum ; enfin, où l'ombre de Cicéron plane avec tant de majesté. »

Il est peu d'hommes qui aient autant écrit que saint Augustin. Personne n'ignore que ses œuvres, en y comprenant sa vie, forment onze énormes volumes in-folio. On a de la peine à concevoir comment, avec une santé débile, chancelante, et mille autres occupations de toute espèce, il a pu trouver le temps de doter l'Église de tant de savants et sublimes ouvrages. Le lecteur est forcé de s'arrêter muet d'étonnement et d'admiration devant de si ; rodi- gieux travaux.

Les écrits de saint Augustin doivent donc tenir une grande place dans son histoire. Saint Augustin est dans son génie, ses conceptions, sa doctrine, dans le mouvement qu'il imprime à son siècle, plus encore que dans ses actes. C'est là qu'il se dévoile à nous tout entier, et l'historien qui ne nous ferait pas assister à sa vie intellectuelle en même temps qu'à sa vie extérieure, ne nous le ferait connaître qu'à demi et dans la moins belle partie de lui-même. M. Poujoulat l'a très bien senti, aussi met-il un soin particulier à nous donner pour ainsi dire l'historique de chacun des innombrables ouvrages de l'immortel docteur ; il nous dit les circonstances au milieu desquelles il a été composé ; il en assigne la date ; puis il l'étudie, l'analyse, en reproduit les plus beaux passages, ou en prend la quintessence et la fleur, de sorte que son livre pourrait presque tenir lieu des œuvres de l'illustre Père pour ceux qui n'auraient pas besoin d'en faire une étude spéciale.

L'ordre chronologique, qu'il a suivi dans cette revue, a l'avantage de nous montrer saint Augustin toujours en laine, toujours sur la branche, toujours prêt à repousser l'erreur et à défendre la vérité. Il nous semble cependant amener un peu de confusion et surtout d'inévitables redites, parce que saint Augustin, écrivant au fur et à mesure que les circonstances le demandaient, a été souvent obligé de revenir sur les mêmes questions, et d'opposer les mêmes armes à des ennemis qui se représentaient toujours les mêmes. Nous croyons qu'il eût été préférable de classer tous ses écrits en quatre grandes divisions, qui auraient pu être celles-ci : Ascétisme, Controverse, Dogmatique, Philosophie. De cette manière, tout ce qui se rattachait à une de ces quatre branches aurait été exposé, développé avec suite et ensemble. Il en serait résulté plus d'esprit, plus de grandeur, et un corps de doctrine aussi complet que bien ordonné.

Séduit par le charme de ses lectures, entraîné par l'enthousiasme et l'amour que saint Augustin inspire à quiconque sait le comprendre, M. Poujoulat nous paraît aussi s'être trop livré quelquefois au bonheur de traduire et d'analyser. Nous le savons, rien n'est indifférent de ce qui est sorti de la plume de saint Augustin. Mais en citant trop, n'y avait-il pas à craindre de trop couper l'histoire, de la faire languir ? Tous les lecteurs prendront-ils le même intérêt à certains traités dont il aurait suffi, selon nous, d'indiquer le sujet et le titre ? C'est un doute que nous prenons la liberté de soumettre à l'auteur, et qu'il résoudra beaucoup mieux que nous. Son livre est de ceux dont le succès est assuré. Peut-être se décidera-t-il, dans quelqu'une des nombreuses éditions qui vont suivre, à faire quelques retranchements, à abréger quelques citations ; son travail ne pourra qu'y gagner, à notre avis, en intérêt et en rapidité.

Nous ne parlerons point de style : le collaborateur de M. Michaud l'auteur de *Toscane et de Rome*, l'historien de Jérusalem, a fait ses preuves. Le nouvel ouvrage de M. Poujoulat se fait remarquer, ainsi que les précédents, par une diction facile, élégante, soutenue, et empreinte d'une couleur poétique qui jette de l'éclat même sur les questions les plus sévères et les plus élevées. Si l'on pouvait y désirer quelque chose, ce serait seulement un peu plus de variété et d'abandon.

Toute histoire de saint Augustin devra contenir désormais le récit de la magnifique translation de ses reliques, faite dans sa ville épiscopale, en 1842, par Mgr. Dupuch et les évêques français qui se sont joints à lui. Ce récit en forme un des plus intéressants comme des plus glorieux épisodes. Au lieu de raconter lui-même, en le fondant dans son œuvre, cet important événement qui a ouvert une ère nouvelle pour le catholicisme en Afrique, M. Poujoulat a préféré donner en appendice une suite de lettres charmantes qui lui ont été adressées par un des témoins oculaires, M. l'abbé Sibour, professeur à la Faculté de théologie d'Aix, son compatriote et son ami. Nous le remercierons doublement de cette excellente idée. D'abord parce qu'une relation écrite sous l'impression du moment, et avec la clarté, la grâce et le goût qui distinguent les productions de M. l'abbé Sibour, est une bonne fortune de plus pour les lecteurs de l'histoire de saint Augustin, et ensuite parce que rien ne paraît plus beau, plus touchant que cette fraternité de deux talents et de deux cœurs si bien faits pour être unis et pour s'aimer.

Ded... Univers

SUR L'INVENTION DE LA BOUSSOLE.

Les anciens ont ignoré la polarité de l'aimant, quoiqu'ils paraissent avoir eu quelques notions vagues sur sa propriété d'attirer le feu d'un côté et de le repousser de l'autre.

Si les Grecs et les Romains avaient connu cette polarité, ils en auraient certainement parlé, et Claudio en aurait dit quelques mots en faisant allusion à l'imperturbabilité de la passion amoureuse qu'il dit exister entre ce minéral et le fer. Mais ni chez lui, ni chez aucun autre écrivain classique, on ne trouve un seul mot qui puisse faire soupçonner la connaissance de la direction de l'aimant vers le pôle. Les marins grecs et romains ignoraient complètement l'usage des *compas de mer* : ils se dirigeaient principalement dans leurs voyages par les étoiles pendant la nuit, et par la connaissance des côtes et des îles pendant le jour.

Le nom le plus ancien de l'aimant qu'on trouve chez les auteurs grecs est celui de *pierre d'Héraclée*, ville située au pied du mont Sipyle en Lydie. Plus tard, cette ville reçut le nom de Magnésie, et alors l'aimant fut appelé *magnès* et *magnetès*. Les Romains à qui les Grecs apprirent à connaître l'aimant, conservèrent avec le mot *magnès* la tradition de l'origine de cette dénomination. Un fait très remarquable, c'est que presque toutes les dénominations de ce minéral dans les différentes idiomes de l'Europe et de l'Asie, ne sont qu'une tradition de *thsu chy*, qui en chinois est son nom le plus vulgaire, et qui signifie *pierre aimant ou qui aime*.

Bien que les Chinois aient connu dès la plus haute antiquité la force attractive de l'aimant et sa polarité, la plus ancienne mention de sa propriété particulière de communiquer le fluide magnétique au fer ne se trouve explicitement énoncée que dans le célèbre dictionnaire *chou wen* terminé l'an 121 de J.-C. A l'article qui concerne l'aimant on lit : *Nom d'une pierre avec laquelle*